Interview de Claire Panier-Alix réalisée par Laurent Delin et Sophie Maheo pour Atemporel.com en mai 2006.

Sang d'Irah est un récit très prenant et bien écrit.
Quels sont vos « pères » en écritures, de quels auteurs avez-vous appris ? Depuis quand écrivez-vous ?

La liste serait longue, et elle s'allonge tous les jours… Mais la question est ambiguë. Je n'ai pas de « père » en écriture. Je n'appartiens pas non plus à « une école ». Je ne crois pas à cela. Par contre, évidemment, quand je lis un roman et qu'il me fascine, j'admire son auteur, et comme je suis de nature complétiste, j'ai tendance à rechercher tout ce qu'il a écrit. Si, en en faisant le tour, je reste fascinée, je m'intéresse à sa démarche d'écriture, aux thématiques qu'il approche, à ce qu'il en dit. C'est le cas de peu d'auteurs. Mes favoris toutes catégories confondues restent Tolkien, Herbert, Meyrinck, Farmer, K Dick. Mais là, je suis obligée de trahir ma bibliothèque en oubliant tous ceux qui ont contribué, au fil de mes lectures depuis 25 ans, à façonner mon ciboulot, mes centres d'intérêt et ma plume.
Nous fonctionnons tous comme cela, et si je nuance la formulation de votre question c'est parce que je suis persuadée que l'on n'apprend pas, on s'imprègne, ce qui est différent car c'est inconscient. Toute démarche consciente tiendrait du plagiat ou de l'exercice de style. Et si votre propos était de savoir de quoi était constitué mon imaginaire, je parlerais d'inconscient collectif, de culture (dans tous les sens du terme), d'histoire personnelle, de cinéma, de littérature(s), et d'envie d'autre chose. Si c'était de style dont vous parliez, là… J'aime les mots, la langue, la musicalité, l'interligne… Je ne sais pas d'où cela vient, ni si je l'ai acquis de mes auteurs préférés ou si j'ai aimé ces derniers parce qu'ils répondaient à ce besoin. Un texte, c'est le fond et la forme, de façon indissociable et parfaitement équilibrée. Oublier l'un pour l'autre, c'est écrire au mieux des « romans de gare », ou une forme de mépris terrible : mépris de soi en tant qu'auteur, mépris de son œuvre, et mépris de son lectorat. De ce fait, si dans la liste je citais Herbert et Meyrinck, c'est parce qu'ils répondent tous les deux à cette idée, sans concession. Leur lectorat est adulte, je veux dire mature, et sait que le plaisir se mérite parfois. Être amené à réfléchir, cela ne signifie pas pourtant avoir entre les mains un roman imbitable, où l'auteur oublie le lecteur. C'est au contraire être partie prenante de ce qu'on lit, c'est se retrouver face à des enjeux humanistes, parfois métaphysiques, et à des personnages conditionnés par leur vécu — leur passé, mais aussi les tribulations qu'ils sont en train de vivre. Pas de cliché, pas de stéréotype, pas de concession à une fantasy jeu-de-rôlesque par exemple. Et cela, oui, je l'ai appris — ou réalisé — d'auteurs comme Gustav Meyrinck, LE maître du fantastique pour moi, ou de Franck Herbert. De Tolkien aussi, évidemment. Ensuite, savoir si j'ai appris d'eux la manière de traduire ce postulat en mots, ce serait s'avancer. Ils ont tous un style propre, et je crois avoir le mien, conditionné par tout ce que je viens de dire, ainsi que par le travail que j'effectue ligne après ligne, roman après roman. Le gouffre qui sépare ce que j'ai en tête de ce que je couche sur le papier est phénoménal, mais il n'est rien comparé à celui existant entre ce que je crois avoir écrit (ou dit) et ce que le lecteur lit (ou interprête). Et ça, c'est la seule réalité que je peux vous confier, et elle n'est pas si hors sujet qu'elle n'y

paraît…
Oups, je papote, je papote, et j'oublie la fin de la question : j'ai écrit mon premier roman vers 14 ans. J'en ai 36. Sans commentaire sinon que cela ne signifie pas grand chose. Je n'ai vraiment eu le sentiment de progresser et d'approcher (la notion est importante) de la satisfaction (fond/forme) qu'après mon travail sur mon second roman publié, La Clef des Mondes, et cela grâce au professionnalisme et à la patience de la directrice littéraire des éditions Nestiveqnen, Chrytell Camus, et à Nicolas Cluzeau qui m'avaient aidée à appréhender les corrections nécessaires au tome précédent, un « premier roman » que j'espère avoir l'occasion de réécrire un jour. Et j'ai pris un pur pied d'écriture, c'est-à-dire en bossant consciemment et en cours d'écriture (donc pas au moment des corrections, si vous voyez ce que je veux dire) qu'avec le suivant, Le roi repenti, qui reste à ce jour mon préféré. Sang d'Irah, de facture plus classique, a une trame autrement moins complexe, c'est un roman « arthurien », un roman d'aventure et de geste avec des personnages hauts en couleur et attachants, mais cela ne veut pas dire qu'il a été plus facile à *écrire*, justement parce qu'il fallait *cacher* la complexité des caractères, des faits et de leurs implications sous une trame apparemment anodine. Cela, c'est l'immense Philip José Farmer qui me l'a appris… Je crois.

Le texte est très documenté pour la partie "réaliste". Vous avez fait une maîtrise d'histoire médiévale; sur quel sujet portait votre mémoire ?

Oh là ! rien à voir, j'ai bossé sur les dépenses somptuaires de ce bon vieux Philippe Le Bel, vous savez, l'inventeur de la fausse monnaie…
Je passe beaucoup de temps à me documenter, et beaucoup de plaisir, aussi. Sur toutes sortes de sujets, d'ailleurs. Je suis un peu comme une éponge, et j'accumule des tonnes d'informations qui me serviront peut-être un jour. Et quand j'ai un besoin particulier pour une scène, je m'efforce de satisfaire tout le monde : certains lecteurs se fichent de savoir si c'est vraisemblable, ils suivent le récit et s'amusent. D'autres au contraire sont exigeants, et je suis de leur avis. Il faut de la cohérence, de la rigueur, même (voire surtout) dans un récit imaginaire. Et ces informations ne doivent pas peser sur le texte, mais l'enrichir, servir au semis d'indices, parfois. La documentation en amont, quand on écrit, c'est primordial. Mais je crois devoir rappeler qu'elle doit s'efforcer de *servir* le roman, pas de l'alourdir (vous connaissez les travers de Verne avec ses énumérations de poissons dans *20 000 lieues sous les mers*) Évidemment, pour ceux que cela intéresse, pour la partie médiévale (architecture, armement, équipement divers etc..) il n'y a qu'une bible, l'énooorme encyclopédie médiévale de Viollet Le Duc… Et une lecture assidue des chroniqueurs des Croisades, par exemple, pour les techniques de guerre.

Qu'est-ce qui vous intéresse le plus dans l'histoire médiévale ?

Je ne m'intéresse pas particulièrement à cette période. Il se trouve que j'ai orienté mes études de ce côté à une époque, parce que mon directeur de recherche était médiéviste. Personnellement, s'il fallait choisir, je serais plus proche de l'antiquité. Mon approche de l'Histoire est plus globale, je m'y intéresse parce qu'elle permet de comprendre le présent, et le futur qui se profile : c'est une chaîne. D'ailleurs, si vous examinez attentivement mes romans, vous verrez qu'il ne s'agit pas de « médiéval

fantastique » comme on qualifie une certaine branche de la fantasy moderne. L'Asie Mineure, l'Egypte ancienne, les Mayas, la Scandinavie des Eddas, le(s) folklore(s), la France des Siècles Modernes et j'en passe, hantent mes histoires. Il est probable que l'intérêt marqué des lecteurs pour la famille d'Irah, d'inspiration « moyen âge occidental » celle-ci, fait que c'est cet aspect dont on parle le plus. Elle fait partie de nous, elle se plaque sans même qu'on le veuille sur nos légendaires contemporains.

L'illustration de Luis Royo choisie pour la couverture de Sang d'Irah recèle un symbole templier.
Loin de la mode de l'Enigme sacrée ou du Da Vinci Code, et davantage dans une mouvance JRR Tolkien ou Frank Herbert,
êtes-vous du genre à truffer vos créations de clins d'oeil ?

Bon, je vais être directe : je déteste Dan Brown. Il écrit mal, il prend son lectorat pour un c…, et il ment. Aucune révélation dans son DVC, aucune surprise, et plein d'incohérences. Un roman rédigé comme un soap et qui a bénéficié d'un battage médiatique sans précédent qui l'a prévendu. Ce qui va suivre n'a strictement rien à voir avec mon travail d'auteur, mais comme vous posez la question : je ne fais pas partie d'une mouvance, mais je suis passionnée par le fortéanisme (Charles Fort, *Le livre des Damnés* et Bergier/Pauwels, *Le matin des magiciens* : je vous renvoie à un moteur de recherche pour savoir de quoi il s'agit*)* et cet intérêt s'est traduit par les trois volumes de *La Chronique Insulaire*. Ces sujets sont des tremplins fabuleux pour mon imaginaire. Les continents vagabonds qui errent au-dessus de nous, entre deux espaces-temps, et qui génèrent les chutes de mannes ou les pluies de grenouille, par exemple. Ou encore le paranormal sous toutes ses formes. Barjoteries ou croyances, peu importe ce que j'en pense vraiment, ce qui compte c'est ce que je suis amenée à en faire. De ce fait, pour ceux qui s'intéressent à ces phénomènes et à leur poésie, à la métaphysique et à l'eschatologie, oui, mes textes sont truffés d'allusions, de clins d'œil, et pour certains, il y a une double, voire une triple lecture possible qui a pu perturber les amateurs de Terri Brooks ou de Gemmel (rire). Mais Sang d'Irah, comme je le disais plus haut, n'entre pas dans ce cadre. Le deuxième volet, ce sera une autre histoire…

Vous êtes souvent en dédicaces et donc en contact avec votre lectorat. Sang d'Irah a été en partie écrit en réponse à une demande de vos lecteurs.
Quels liens appréciez-vous particulièrement avec vos lecteurs, et lectrices ? Avez-vous des attentes particulières vis-à-vis du net à ce sujet ?

Je les adore. Ils m'ont terrifiée pendant longtemps (la parution de mon premier roman, l'Echiquier d'Einär, fut un calvaire. On me volait mon bébé, on allait médire, on n'allait pas comprendre, bouhhhh…). Mais quand j'ai reçu les premiers retours, quel bonheur. J'aime rencontrer des lecteurs, parce qu'ils m'apprennent des choses sur ce que j'ai écrit, parce qu'ils rechargent mes batteries (je suis une bileuse, de ces auteurs pleins de doutes qui s'auto-flagellent sans cesse), et parce qu'ils donnent vie aux romans. J'aime recevoir leurs mails, discuter avec eux, etc.. Les dédicaces, c'est autre chose. Il y a les lecteurs qui se déplacent pour me rencontrer, qui connaissent les romans et veulent

m'en parler, me dire ce qu'ils y ont trouvé, ce qui les a perturbés, ce qui les a fait voyager, ceux qui veulent connaître la suite. Il y a aussi et surtout ceux qui ne connaissent pas, et qui me sortent la question à 100 euros : « ça parle de quoi ? » ou encore « ça ressemble à quel auteur ? » (traduire : « par rapport à Tolkien, ça vaut quoi ? »). Me dépatouiller avec ça, c'est une gageure croyez-moi, parce que parler de soi et ce que l'on fait, c'est déjà très difficile, mais le faire sans dévoiler l'intrigue et sans sacrifier son humilité… Bref, j'aime rencontrer les gens, échanger. Je leur donne une grosse partie de moi en leur confiant mes histoires, et eux me récompensent au centuple en se déplaçant ou en m'écrivant pour me dire qu'ils ont été touchés. Car après tout, on peut vendre des millions d'exemplaires, cela ne veut pas dire que les millions de lecteurs auront apprécié, pas vrai ? (rire)

Comment voyez-vous votre contribution littéraire, avez-vous d'autres perspectives ou projets ? Travaillez vous en lien avec d'autres auteurs ?

Je ne vois rien. Que je sois ou non publiée, cela ne change pas le fait que j'écrive (toujours fond/forme). Une contribution littéraire ? Je n'ai pas cette prétention. Par contre, il est vrai que la jeune école française, s'il faut la qualifier, contribue à donner de la profondeur à un genre qui a beaucoup souffert de son succès ces dernières décennies. Pourvu que cela dure, mais la tendance est tout de même à combiner la langue et l'originalité, à tenter de sortir des clichés, des « incontournables » histoires cousues de fils blancs, maintes fois rabâchées, aux décors usés qui ne dépaysent plus… Pour moi, la fantasy fait échos à l'inconscient collectif, mais aussi à l'inconscient tout court. Il y est question de fantasme, si l'on prend la définition freudienne du terme « fantasy ». On confond trop souvent fantaisie, légende et *fantasy*. Tolkien disait qu'il n'écrivait pas de la fantasy, mais de la sub-création. Je suis d'accord. La fantasy, c'est ailleurs, autrement, sans technologie moderne. Ce n'est pas un moyen-âge revisité à la sauce perlimpimpin. Ce n'est pas non plus de la légende (c'est pour cela que je précise que pour moi, Sang d'Irah est un roman arthurien, alors que la Chronique Insulaire et ses passages de porte, c'est de la fantasy). Ma fantasy, ce serait une sorte de mythologie moderne, fantastique. On a pris trop souvent l'habitude de l'enfermer en Middle-Earth (et les dieux savent combien je l'aime, la Terre du Milieu.) Philippe Monot, Charlotte Bousquet et surtout Nicolas Cluzeau sont dans cette nouvelle mouvance, alliant une maîtrise de la langue et un imaginaire qui transporte ailleurs, qui surprend, qui fait du bien. Moi, quand je lis de la fantasy, j'aime à croire que je ne suis pas en terre de connaissance. Si je cherchais autre chose, je jouerais à D&D, ou je relirais les légendes arthuriennes. C'est pourquoi j'abats le décor, je le supprime, je gomme jusqu'à l'horizon lui-même dans « Le roi repenti », pour révéler toute l'ampleur de(s) la réalité(s) fantasyste.
J'ai envie depuis longtemps de faire un 4 mains, mais j'ai encore un rapport trop intimiste avec mon clavier pour que cela soit supportable par un co-auteur, ou que cela soit productif (rire). Mais c'est une idée qui me taraude, notamment pour l'écriture d'un scénario de BD. Reste à voir si j'en ai la capacité.

Seriez-vous partante pour participer, même anonymement, à notre prochaine nouvelle interactive en ligne à plusieurs mains ?

Hélas j'ai deux romans sur le feu, et plusieurs projets dans mes tiroirs, ce qui ne m'en laisserait pas le loisir. Et comme je viens de le dire… Même dans l'esprit d'un « cadavre exquis »…

Vous évadez-vous en écrivant ?

Encore heureux, sinon écrire équivaudrait à rédiger dans la sueur un devoir d'école.
De toute façon, je ne vis ni ici ni maintenant (rires)

Quelle est votre définition du fantastique ?

L'intrusion d'un phénomène « anormal », extraordinaire, d'ordre « épouvante » ou « magique » dans la réalité.
Reste à définir « la réalité », ce qui est une question de point de vue, littérairement parlant. En introduisant l'insectoïde dans la réalité de l'île des mages Modarlach, dans « Le roi repenti », j'ai délibérément fait en sorte que « du point de vue » de mes personnages, ce roman soit un roman fantastique. Et ce n'est qu'une des raisons pour lesquelles je disais tout à l'heure que mes romans étaient de la « mythologie fantastique ». De même, dans Sang d'Irah, l'arrivée du pirate Nicolas de Talmont, tout droit venu de la France de Louis XIII, est un élément d'ordre fantastique sur Nopalep. L'anormalité ne vient pas des trolls lycanthropes, mais des pirates français. La réciproque serait valable.
De nos jours, les genres sont étiquetés, empaquetés, cloisonnés ; Pourtant, de plus en plus, ils s'interpénètrent, et c'est bien.

Une interview, c'est aussi une rencontre, avez-vous quelque chose d'autre à nous dire, à partager ?
Un scoop sur votre prochain romain ?

Oh il n'y a pas de scoop : je travaille sur « Sang d'Irah II : l'étendard en lambeaux », dont le prologue est en ligne sur mon site, et je commence un nouveau roman, qui me tarabuste depuis plusieurs années, qui sera un hommage aux romans populaires et aux feuilletonistes du XIXe, combinant le Paris de Vidocq et l'âge de bronze. Mais c'est un secret…